

La Maison-Dieu, 229, 2002/1, 131-145

Jean-Yves HAMELINE

LIBRES OBSERVATIONS EN MARGE DU COLLOQUE ¹

ON M'A DEMANDÉ, ce mardi matin, de vous faire part d'un certain nombre de réactions spontanées qui auraient pu m'être suggérées par les travaux de notre première journée. Ce genre d'intervention est plein d'inconvénients, comme on le sait bien, parmi lesquels on peut compter une regrettable hâte et une inévitable dispersion du propos. Mais il semble néanmoins qu'on en attende une certaine stimulation de l'activité intellectuelle et pastorale de notre colloque.

Jean-Yves HAMELINE, prêtre du diocèse de Nantes, membre du CNPL, professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris. Il a publié notamment Une poétique du rituel, Paris, Éd. du Cerf, coll. «Liturgie» 9, 1997.

1. Cette intervention avait été demandée à notre collaborateur de manière assez impromptue. Nous avons tenu à lui laisser, à partir de la transcription d'un enregistrement, sa forme orale et ses allusions circonstanciées. Tout en l'encadrant d'intertitres, nous avons évité de la surcharger de tout appareil d'érudition. Une fois n'est pas coutume.

Quelques éléments de la conjoncture

Voici un premier groupe de réflexions. Nous ne pouvons pas, dans ce colloque, éviter de placer nos objets d'étude et nos objectifs pastoraux dans un horizon de conjoncture un peu plus large, sur lequel nous n'avons pas nécessairement beaucoup de prise. J'en signalerai quelques éléments, sans souci de développement ni d'exhaustivité.

Qu'en est-il du christianisme ?

Il n'est pas difficile d'évoquer d'abord l'une ou l'autre difficulté qui affecte aujourd'hui la compréhension et l'annonce du message chrétien lui-même : comment penser le salut, le destin des individus et du monde ? Comment définir des mœurs évangéliques, et plus encore, les faire aimer et désirer ? Comment développer une auto-compréhension acceptable de notre situation chrétienne dans le concert des religions, aujourd'hui, et dans la pluralité revendiquée des itinéraires individuels en matière d'expérience religieuse ou spirituelle ? Nous savons bien que notre situation n'est plus monopolistique ni conquérante, et ne peut plus être pensée comme telle, conceptuellement et pratiquement, puisqu'elle n'a aucune chance statistique d'aboutir.

Visibilité paradoxale de l'Église

Par ailleurs, on peut se demander si la visibilité de l'Église n'est pas très paradoxale, en nos pays : beaucoup de méconnaissance sur un fond de visibilité peut-être trop grande, comme si la tension entre la réalité qu'on pourrait dire physique des groupes de fidèles et l'image publique de l'institution se révélait assez mal compensée. Car notre Église est une Église qu'on peut dire « mal vue », certainement au sens de mal connue, mais, pour beaucoup de nos contemporains, « mal vue » comme on dit de quel-

qu'un, « il est mal vu, vu de travers, mal-aimé ». Il est vrai que, dans la tradition française, ce sentiment n'est pas du tout une nouveauté : il y a toujours eu en France une tradition de résistance à l'image et à l'emprise de l'Église et de sa cléricature en particulier, et, d'autre part, on peut *a contrario* faire état d'un réel capital d'estime et de sympathie, qui se maintient, ou même se réforme, comme on l'a vu au moment des Journées Mondiales de la Jeunesse à Paris en 1997. Tout ceci pour dire que, outre une articulation peu aisée à établir entre cette image et le fonctionnement de nos assemblées dominicales, il subsiste un réel problème touchant *l'image publique de l'Église*. Mais il est bien connu que, dans ce domaine, nous n'avons pas beaucoup de prise sur le prisme déformant des médias, de la télévision en particulier.

La foi dans l'intelligence

Il nous faut tenir ensemble notre tradition d'une religion de la *foi intelligente*, d'une intelligence religieuse active et industrielle, avec le fait que l'expérience religieuse n'est pas de nature mentale ou spéculative en son fond, et que le niveau intellectuel ne peut pas être un critère d'acceptabilité d'un chrétien dans une communauté chrétienne. Et pourtant, l'heure n'est pas à l'obscurantisme, et toute la ferveur de nos groupes ne peut nous éviter une confrontation assez vertigineuse avec le monde de la pensée et de la science, lors même que les limites intellectuelles de la techno-science apparaissent avec plus de netteté. Il faut faire des vœux pour la prospérité des facultés de théologie, alors que nos ressources humaines s'affaiblissent et qu'un certain fondamentalisme nous menace. Mais il nous faut respecter la tradition si éminemment catholique d'ouverture aux requêtes et aux attachements du petit peuple des fidèles, que d'ailleurs nous rejoignons dès que nous fermons nos livres.

Entretien et renouvellement

Reste pour nos institutions, nos entreprises et, pour les personnes qui s'y impliquent à tous niveaux le problème de l'énergie disponible, de son entretien et de son renouvellement, c'est-à-dire de la motivation des fidèles, ou plutôt de ce que les anciens appelaient la *devotio*, c'est-à-dire l'empressement à se porter et à se maintenir au service de quelque chose. L'usure et le vieillissement des cadres, dans un dispositif qui n'est plus compensé par la professionnalisation et la consécration à vie d'un clergé, reste une des grandes inquiétudes de l'heure.

Les paliers de l'expérience religieuse

Comment, dans la proposition que nous faisons de l'adhésion chrétienne, tenir ensemble les niveaux divers de l'expérience religieuse, en tant qu'elle engage un rapport de soi à soi, de soi à des autres et de soi à un monde interrogé dans sa signification et son destin ? Pour simplifier les choses, distinguons quatre niveaux (qu'on les dénomme niveaux, paliers ou dimensions pourraient certainement avoir de l'importance, mais nous nous en contenterons ici).

Il y a d'abord le niveau de la conscience individuelle. Tout le monde s'accorde à reconnaître la place privilégiée qu'elle occupe aujourd'hui dans le cadre de société qui est le nôtre. Le chrétien sait bien, quant à lui, qu'il existe une instance où la foi de tous est irréductiblement la foi d'un seul, et que personne ne peut croire à la place d'un autre. Les observateurs de la vie contemporaine insistent sur l'existence d'une revendication d'individualité en ce qui concerne les itinéraires personnels, spécialement en matière spirituelle ou religieuse. Mais le privilège accordé à l'instance individuelle n'est pas non plus sans rapport avec une certaine prédominance des rattachements par *opinion* au détriment des reliances physiques ou interactionnelles. On pourra dès lors se rattacher à une *mouvance*

chrétienne, voire catholique, sans par là-même faire acte d'allégeance à une institution ni participer à des activités collectives.

On peut voir un deuxième niveau dans ce qui se présente comme un échange de proximité (famille, voisinage) ou d'occasion. Des personnes, par exemple, vont venir nous rencontrer à la faveur d'un passage, d'une demande, d'un événement qui les concerne. Ce n'est pas tellement qu'il s'agisse de « faire Église » (comme nous disons) avec qui que ce soit. Mais dans ce domaine qui est celui de l'expérience de soi, de l'expérience de Dieu, de ces choses un peu étranges dont on ne sait pas très bien quoi penser, qui habituellement vous indiffèrent, mais qui à certains moments vous saisissent, parce qu'il y a un mort dans la famille, parce qu'il y a un enfant qui est né, parce que tout d'un coup la constellation dans laquelle on vit et qui vous tient à proximité de vous-même est ébranlée, on souhaiterait avoir la possibilité d'en parler, le plus souvent à demi-mot, d'une manière un peu détournée, ou de donner à l'événement le sceau d'un acte rituel.

À un troisième niveau, la conscience individuelle dépasse cette zone du simple échange mutuel pour s'engager dans une participation à des actes ou des actions collectives que l'on pourrait dire régulières. C'était hier le cas de ceux et de celles que l'on désignait sous le nom de « pratiquants ». On devine que l'intensité de l'implication pouvait varier, alors que le rituel imposait une forme d'une certaine façon moyenne et commune. Les activités paroissiales, dont certaines revêtaient la forme associative, favorisaient une gamme d'engagements diversifiés, et éventuellement de réelles prises de responsabilité. Les choses changent lorsqu'apparaissent deux nouvelles données : d'une part la participation étendue des laïcs aux tâches et objectifs pastoraux, et d'autre part une conception plus serrée du lien vécu entre les membres du groupe qui tend à homogénéiser le lot des participants autour d'une vision commune des objectifs et des valeurs, et d'une action collective satisfaisante...

On pourrait penser que c'est à une sorte de quatrième niveau qu'il conviendrait de situer l'institution Église, ou

du moins le rapport à un appareil externe qui constituerait une instance légitimante et organisatrice. À vrai dire, l'ecclésialité, comme mystère, est présente aux trois niveaux que nous avons décrits, même si l'on peut à bon droit considérer comme un quatrième niveau la population totale des *christifideles* rassemblés par le gouvernement apostolique, chargé d'exprimer la précedence et la continuité de l'invitation salutaire.

Difficultés d'articulation de ces paliers

On peut se demander si une des difficultés de l'heure ne réside pas dans l'articulation suffisamment heureuse de ces quatre niveaux, en sachant par exemple qu'aujourd'hui un certain nombre de gens, lorsqu'ils ne sont pas hostiles ou indifférents, se contentent largement du premier, d'où tout ce qui se rapporte à la sphère religieuse ou « spirituelle », comme on aime à dire, se règle au niveau de la conscience individuelle, selon un itinéraire et un aménagement, voire un réaménagement, personnels, qui n'excluent pas, bien sûr, un recours occasionnel à des services proposés par les Églises. D'autres pourront, au nom de leur conscience individuelle, opposer l'idée qu'ils se font de l'Église à la réalité concrète des assemblées paroissiales et au réseau des animateurs locaux, et écarter tout ce qui pourrait relever de l'échange ou de la reliance groupale. Ils pourront même dresser l'Église contre le curé ou l'animateur local. Pour d'autres, au contraire, la médiation du collectif, de la reliance groupale, peut l'emporter en valeur et en mesure d'évaluation sur la conscience individuelle et, d'un autre côté, risquer d'effacer quelque peu le rapport à l'institution porteuse, diocésaine et universelle.

Ce que nous désignons pour la commodité comme des niveaux ou des paliers de la conscience religieuse affrontée à sa dimension de sociabilité, ou de communalisation comme dit Max Weber, et qui ne prétend pas décrire la totalité du système, n'est proposé ici que pour nous en faire mesurer la complexité et en appréhender la nature. Mais

on peut se demander si le régime d'Église établie ne permettrait pas, dans une certaine mesure, et, sans doute au prix d'une forte pression institutionnelle, de les articuler d'une manière suffisamment compensée. Les difficultés (qui sont sans doute de tous temps et immanentes au système lui-même) apparaissent avec force lorsque l'institution voit s'affaiblir et son établissement social et corrélativement son pouvoir de synthèse. Une première conclusion consisterait à observer que l'articulation heureuse et régulière de ces quatre paliers ne peut plus se présenter que comme une rareté en prévisibilité statistique. Une des tâches de la pastorale reste certainement de penser cette distorsion sans se raidir ni se diluer, comme un service.

D'une déclamation prophétique à une quête sapientielle

Mais quelle expérience aujourd'hui préconiser pour nous-mêmes et pour ceux qui attendent de nous une véritable « agogie » chrétienne. J'emploie ce mot « agogie » à dessein. C'est le composant qui entre dans des termes tels que « mystagogie », « pédagogie », « anagogie ». On pourrait en fabriquer d'autres si l'on ne craignait pas de passer pour pédant. Henri Desroche, auquel l'imagination sociologique et lexicale ne manquait pas, avait forgé le terme d'« andragogie » pour désigner ce qu'il pensait être une capacité des religions et des ministres religieux, d'aider les êtres humains à vivre avec plus de sagesse et d'intensité, mais en le faisant d'une manière secourable et dévouée. Bien qu'éloigné de l'Église, il reconnaissait en elle cette capacité, tout en lui reprochant amèrement de s'abîmer dans un prosélytisme de recrutement et un discours d'invectives. Ce n'est pas à Desroche, grand penseur du développement et l'un des plus intelligents des tiers-mondistes du siècle passé, qu'on aurait pu reprocher d'ignorer les réalités terrestres, mais de sa première formation théologique, cet ancien compagnon du père Chenu gardait une haute idée de l'accomplissement humain d'une destinée, et

précisément chez les plus fragiles et les moins armés. C'était un gardien farouche de l'inviolabilité des sanctuaires intérieurs, en dépit de sa fréquentation jamais banale de la pensée marxienne.

L'Église dans l'âme

Nous savons bien que l'Église est dans le monde, que les chrétiens doivent participer aux actions de justice qui peuvent s'y accomplir. Nous avons développé, et c'était juste, la vision d'une sorte de prophétisme social. Mais je me demande (et je voudrais le faire sans élever la voix, sans autre pression qu'une interrogation sérieuse et fraternelle) s'il ne conviendrait pas de passer, aujourd'hui, de « l'Église dans le monde » à « l'Église dans l'âme ».

Je choisis ce mot et cette expression intentionnellement, comme si l'ecclésialité, en chacun d'entre nous, pouvait se penser comme un espace intérieur capable de dilatation, capable de desserrer les liens de crispation de soi à soi, pour ouvrir le cœur vers l'autre semblable, toujours différent, vers l'étranger que nous sommes à nous-mêmes, ouverture à la fois rude et bienheureuse, que le Christ fonde et modèle et qui pourrait transformer notre regard sur nous-mêmes, le monde et les choses. L'Église, en son mystère d'ecclésialité, ne serait-ce pas d'abord une dilatation du cœur chrétien, une grâce fondamentalement eucharistique ? La vie évangélique selon les commandements, si importante dans la prédication de Jésus, reçoit dès lors, dans l'accomplissement eucharistique et la mort sur la Croix, un déplacement vers l'ordre tout divin de la charité.

Il ne s'agit pas pour autant d'une euphorie banale et sottise, car la considération de ce qui s'accomplit dans le mystère de foi, et que remet sans cesse sous nos yeux la célébration liturgique, est à la fois heureuse mais en même temps malheureuse, car nous ne sommes jamais à la hauteur du don de l'être, du don de grâce qui nous est fait. Et ce qui nous est demandé, c'est une âme en quelque sorte redimensionnée, un regard tourné davantage vers l'évan-

gile, un regard vers le Christ et la Trinité sainte, un regard vers l'eucharistie, une interrogation sagace et pieuse des mystères de la foi, au sein desquels surgit dès lors le mystère d'autrui. Peut-être faut-il cesser de toujours regarder dehors, car au plus intime de nos sanctuaires le Dieu si proche est toujours plus loin que nous le pensons. Sans doute avons-nous à explorer en ce temps même les ressources vives de l'itinéraire chrétien, et l'expérience catéchuménale peut sur ce point beaucoup nous apprendre.

Je profite de ce moment pour rendre hommage à Henri Bourgeois, dont nous venons d'apprendre la mort. Il m'honorait de son amitié, et j'attachais beaucoup de prix à ses qualités de clairvoyance et d'analyse. Je me souviens d'une conversation que nous avons eue il y a quelques années, ici même : il se demandait si nous n'étions pas passés d'un âge prophétique à un âge sapiential, et si nous étions à même de proposer aux fidèles, en rapport avec leurs attentes, leurs ressources, leurs possibilités, d'aller suffisamment profond dans l'aventure d'une réelle expérience religieuse.

Reconsidérer notre anti-individualisme

L'anti-individualisme catholique moderne est exemplaire chez Dom Guéranger, qui, d'une certaine manière, va promouvoir la restauration de la liturgie comme parade à l'individualisme dont il voit la source dans les lumières et surtout dans le protestantisme. Sa vision de la communalisation religieuse est à l'opposé de celle de Benjamin Constant, son contemporain, qui se fait le chantre du primat de la conscience individuelle. Dom Guéranger se plaint du « mutisme des lèvres chrétiennes » et voit un des modèles de la sociabilité chrétienne dans la psalmodie responsoriale ambrosienne : l'Église, fait-il remarquer au tome premier des *Institutions liturgiques*, découvre dans la forme même du répons quelque chose de son être social. Pie X renchérit sur ce rejet de l'individualisme. Un des premiers actes de son pontificat, un *motu proprio*, publié

dès 1903, et précédant une longue *Instruction sur la musique sacrée*, préconisera la participation active des fidèles aux mystères du culte comme condition d'une véritable régénération de l'esprit chrétien. Mais chez ces autorités, et dans les plus sérieux écrits issus du mouvement liturgique, il est clair que cette sorte de correction de l'individualisme par la participation au culte public et à ses mystères ne pouvait pas être séparée d'un profond sens intérieur de l'action sacramentelle et cultuelle. Sur ce point, un équilibre heureux est perpétuellement à rechercher. Il est possible que l'incitation à participer ait provoqué une certaine externalisation de l'action sur autrui dans le déroulement de nos célébrations, sans parler du trucage insupportable que représente en beaucoup d'endroits, depuis des dizaines d'années, la couverture microphonique de la voix des fidèles assemblés, la voix sainte des baptisés, à respecter *absolument* lors même qu'elle ne serait qu'un murmure.

« Andragogie » chrétienne

Il faut sans doute revoir notre anti-individualisme, parce que individualisme ne veut pas dire nécessairement égoïsme. Une part de l'individualisme contemporain est aussi faite d'une inquiétude de soi et d'une grande incertitude. Or notre prédication est largement anti-individualiste, faite d'une hantise indiscutablement chrétienne et évangélique de l'égoïsme, d'un rejet de tout primat du lucre et de l'argent, en toute fidélité à notre Maître, auxquels nous joignons quelquefois une sorte d'altruisme justicier. Ce souci de justice et de partage fait partie de notre sagesse, en tant que sagesse signifierait ici sens et goût d'une vie droite et peut-être heureuse. Mais pour beaucoup de nos contemporains, auxquels d'ailleurs de belles actions caritatives, ou tout simplement humaines, peuvent n'être pas étrangères, le reproche d'individualisme peut tomber sévèrement à faux. La vie moderne ou post-moderne comporte une confrontation jamais très confortable avec

l'être harcelé que nous sommes. Pourquoi ne pas attendre aussi de l'assemblée liturgique de permettre à chacun de « faire Église avec soi-même », sous le signe rituellement manifesté de la miséricorde, et de « prendre le temps de vivre en grâce », comme dit le cantique, dans la compagnie des mystères où se donnent à lire dans le long temps de Dieu, l'aventure de soi, du monde et d'autrui ?

Le dimanche, un fardeau supplémentaire ?

Même si le dimanche est bien un héritage d'une société dont le calendrier était régi par les fêtes de l'Église, on ne peut que constater un effacement certain d'un calendrier rituel contraignant comme base de la communalisation religieuse, exception faite peut-être pour les communautés islamiques, en position de minorité active aux identifications fortes. Par ailleurs, il est possible que nous n'ayons pas pris suffisamment en compte l'avènement d'une « civilisation du loisir », selon l'expression de Joffre Dumazedier, phénomène qui, à ses yeux, constitue un véritable changement de modèle de vie, le loisir ne pouvant plus être considéré comme une simple activité compensatoire, mais devenant le vecteur, imaginativement investi, d'une vie idéalisée, enfin disponible pour le bonheur et l'épanouissement, opposant radicalement l'activité optionnelle (ou le repos) à l'activité contrainte. Déjà l'urbanisation avait effacé les contraintes environnementales de la société villageoise, tant sociales que familiales, religieuses ou professionnelles, tandis que le développement de l'équipement électroménager diminuait le poids des tâches domestiques. Mais c'est la conception même du travail et de son apport salarial qui se renversait au profit du « temps libre ». Autant qu'une conquête historique, on peut voir évidemment dans ce changement de modèle de vie une grande part d'artifice et comme une ruse de la société de consommation. Mais les faits de civilisation tiennent par les idées et les images que l'on s'en fait, et l'on doit bien admettre que la dite civilisation du loisir a de la peine à

intégrer la régularité d'une observance rituelle, se présentant comme une contrainte, par ailleurs peu compréhensible. On peut se demander, d'autre part, si le rythme hebdomadaire trop serré et presque spasmodique ne se révèle pas comme assez peu harmonique avec le rythme lent, et surtout varié en *tempi*, de l'intégration personnelle.

Ainsi tout concourt à renforcer l'aspect optionnel, et par certains côtés plutôt euphorique, d'une activité religieuse prenant place dans la palette multiple des investissements du temps libre.

Dérives et effets indésirés

Je voudrais engager maintenant une réflexion sur notre pragmatique, sur notre action, nos principes d'action et leurs effets désirés ou indésirés.

Il me paraît de bonne hygiène mentale d'avoir conscience du phénomène de « double tranchant » qui affecte actions et opérations déployées dans le domaine social ou culturel. Toute action, même bien pensée, et même moralement juste, voire nécessaire, est susceptible d'engendrer, dans l'immédiat ou à terme, des effets indésirés.

Ouverture et sélectivité

Ainsi, le principe même d'un renouveau religieux, fondé sur la revalorisation d'une adhésion de foi active et exigeante, intériorisée en expérience spirituelle, et sur un lien communautaire susceptible de l'accueillir, de la légitimer, de l'entretenir et d'en configurer le *sacramentum*, ne peut pas ne pas se révéler à la fois attractif et dissuasif. La régularité, même relative, du lien social et de ses formes pratiques, ne peut pas ne pas exercer une action sélective dans le temps même où sa proposition voudrait s'ouvrir au plus grand nombre.

Aspiration et satisfaction

À l'intérieur même d'une population d'usagers, si l'on élève le niveau d'aspiration par rapport à des objets ou des valeurs, corrélativement le taux d'insatisfaction risque aussi de monter. En parlant un peu légèrement, je dirai que plus l'on essaie de créer un produit attractif, plus il risque aussi de produire son contraire, c'est-à-dire des insatisfaits, dans la mesure même où l'on a élevé le niveau d'aspiration. Or l'ouverture du Concile vers la liturgie a engagé des intérêts et des attentes, élevant par là-même le niveau d'aspiration dans le peuple chrétien. Et si la signification religieuse de cette aspiration était indiscutable, cela ne pouvait pas pour autant empêcher la production d'attitudes évaluatives et de réactions mêlées.

À un niveau plus modeste, on pourrait aussi se demander si une certaine contention observable parfois dans la préparation de nos liturgies, ou des surcharges maladroitement dans leur réalisation, ne sont pas la rançon indésirée d'un réel intérêt et d'une réelle application, dont certainement la motivation vraiment religieuse est évidente. Par ailleurs, si l'on prend le plus grand soin de distinguer les *normes liturgiques* des *modèles dominants* qui en affectent la réalisation, on peut remarquer que nos liturgies effectives, de la part des acteurs célébrants, en dépit ou à cause des variantes personnelles qui en fait convergent, sont souvent marquées par un *ethos*, une allure, un coutumier tacite intonatoire et lexical, une phraséologie, qui dans sa dérive *vériste* peut devenir insupportable, et qui peut expliquer un certain recul des plus jeunes générations. Mais il se trouvera aussi des usagers, plus attirés par un mode de sociabilité revivaliste, qui répugneront à ce qu'ils estiment une réelle froideur d'un hiératisme trop distant, et rechercheront dans les assemblées cultuelles une convivialité directe et interactive.

Do it yourself

Je voudrais pour terminer signaler deux types de difficultés que notre pratique, affrontée aux conditions que l'on sait, ne peut pas manquer d'engendrer. L'une a trait à l'importance prise, ne serait-ce qu'à cause de l'exiguïté des ressources humaines qui sont les nôtres, par les relations interpersonnelles au sein de nos équipes et de nos groupes d'animation. Mais la chose est connue, et je n'insiste pas.

L'autre tient aux conséquences de la généralisation de la consigne « *do it yourself* », si célèbre (en anglais, bien sûr) dans les années 1965-75 ; en français : « faites-le par vous-même ». Ceci, c'est évident, mériterait une étude développée. Je me contenterai de signaler quatre conséquences, ou, du moins, quatre risques ou enjeux dont la gestion ne sera pas toujours facile. Le premier consiste dans une propension à considérer la liturgie comme une tâche, au sens psychosociologique du terme, avec des objectifs et des moyens appropriés. Outre les problèmes posés par la détermination des compétences et leur mise en concurrence, l'éventualité d'une réussite ou d'un échec (mais, dites-moi : qu'est-ce qu'un enterrement réussi ?) peut engendrer frustration et découragement. Par ailleurs, le *soin* apporté à une activité cultuelle (n'est-ce pas le sens du mot *cultus* ?) a certainement une toute autre portée et signification.

Le second enjeu concerne les procédures de formation. On s'y emploie en beaucoup de lieux avec assez de bonheur, et c'est un des soucis majeurs du CNPL. Mais l'on sait aussi que l'extension des procédures de formation provoque inévitablement une sorte d'aplatissement des modèles de réalisation, et peine à engendrer quelque chose comme un véritable style. Le troisième enjeu tient à la gestion des effets d'ensemble, tant au niveau diocésain qu'au niveau national, car on ne peut pas oublier qu'il y a quarante mille paroisses (compte non tenu des « remodelages ») en France, comme le savent bien nos SS. les évêques de la commission épiscopale de liturgie, qui me

font l'honneur de m'écouter avec patience. Le dernier enjeu que je retiendrai concerne le rapport certainement décisif entre ce que nous avons appelé le noyau central et les participants périphériques. Car la consigne « *do it yourself* » ou sa variante « tout le monde responsable », si elle a une valeur d'incitation, ne saurait constituer un programme. Pour parler sans apprêt, je dirai que tout le monde sait très bien que ça n'est pas comme ça que les choses fonctionnent. Outre la professionnalisation inévitable d'une partie de l'appareil, même léger, d'encadrement, même sans supposer résolue la question du ministère ordonné, il faudra toujours des personnes hautement impliquées, assurant ministères liturgiques, services et permanences, et constituant pour une grande part la face humaine de contact avec les demandeurs occasionnels de services d'ordre religieux ou même tout simplement de prières ! Ce noyau d'hommes et femmes qui tiennent déjà, et qui tiendront l'Église, son renouvellement, sa qualification, son bonheur de servir, l'enrichissement de son expérience spirituelle, voilà autant d'objets de prédilection pour le ministère apostolique.

Jean-Yves HAMELINE

